

K.

Marguerite Andersen

Brasse-Camarade : personnalité de l'année

Number 75, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andersen, M. (1994). K. *Liaison*, (75), 22–23.



K.

K. a du plomb dans l'aile, c'est évident. Depuis 1914, quand Franz a commencé à écrire discrètement son histoire, ou du moins depuis 1925, date de la publication de son roman à titre posthume. Il y a eu un film aussi, avec un acteur américain, décédé récemment des suites d'une maladie reliée au sida. Une mort appropriée, si j'ose dire. Kafka n'aurait pu imaginer rien de plus inexplicable, de plus dévastateur.

Le K. dont je parle est assis en face de moi, l'air gris, morne, épuisé. La personnification même de l'antihéros. À l'approche de Laurier, il se lève, va vers la porte, sa main droite allant d'une colonne à l'autre, machinalement. Je ne crois pas qu'il ait peur de tomber. Ça fait des semaines que je l'observe, dans la rame de 17 h 14, sans savoir pourquoi. C'est malsain, c'est déprimant, j'ignore pourquoi il me fascine, je devrais me trouver autre chose à faire durant le trajet. Il me semble que rien ne le touche, ne le surprend, ne l'intéresse. Il a les yeux ouverts, mais ternes, morts presque. Il ne lit pas. Il ne sourit pas. Il ne s'impatiente pas. Là, il attend l'arrêt. Le voici qui descend, disparaît, s'évanouit.

Loin des yeux, loin du cœur ? D'habitude, c'est ça. Mais je ne sais pas ce que j'ai, aujourd'hui je m'obstine à faire exister ce K. à l'aide de mon imagination poids plume, non, moyen plutôt. J'ai tout à

coup envie de lui donner une vie mouvementée ou du moins agréable, une femme, un enfant ou deux, des amis. J'aimerais le voir faire du footing au parc Père-Marquette ou bien au parc Sir-Wilfrid-Laurier, aller au cinéma. Bref, lui extirper le plomb de son aile, en faire un personnage haut en couleur. Ou alors l'oublier carrément. Après tout, le phénomène K., ça n'a rien de nouveau, tout le monde est au courant, ce n'est plus la peine d'en parler.

Or, je le vois rentrer chez lui, comme tout le monde, après une journée probablement remplie de travaux variés, de remarques plus ou moins bienveillantes reçues et données, de réunions, d'échecs et de succès, de coups de téléphone et de coups durs, de nourriture vite avalée et tout aussi vite évacuée, de chèques signés et de comptes réglés.

Chez lui, K. se regarde. Le miroir au-dessus du lavabo de sa salle de bain reflète un visage sans expression. Il se détourne. Rien à la télé, rien dans le frigo. Rien à boire. Rien à faire. Un lit mal fait, des plantes assoiffées, de la poussière.

K. aussi a soif. Et faim. K. veut... Quoi donc ? Une pizza ? Des mets chinois ? Avec un film porno de la vidéothèque, pour faire passer le temps ? Non ?



K. a une longue plume d'oie à la main. S'apprête-t-il à écrire ? Suis-je en train de faire de lui un écrivain ? Où est donc l'encrier, où est le papier ? la table de travail ?

K. ouvre la bouche toute grande comme pour chanter. Ce serait un chanteur, plutôt ? Un chanteur d'opéra ? Un nouveau Fischer-Dieskau ? Cette histoire commence à me passionner. Je prévois des voyages, une soirée à la Maison-Blanche, une autre à l'Élysée. À nous deux, le monde entier, l'art, la gloire, le plaisir.

K. rejette la tête en arrière. D'une main expérimentée, sûre de son mouvement, il introduit sans hésitation aucune la plume dans cette bouche béante pour — mais, nom d'une pipe, d'où me vient cette image ? — se chatouiller la gorge jusqu'à ce qu'il vomisse sa rage, son chagrin, son mal. Et des maudit ! des merde ! des nom de Dieu ! des calice ! des couillon ! et des salope ! sortent des entrailles de cet homme. Il crache, bafoue, hue, conspue, vilipende, blasphème et chante pouilles. Il s'en donne à cœur joie, apostrophe les faux jetons dont se compose le gouvernement malhonnête, invective son patron, malmène le responsable de la cafétéria, la caissière du supermarché, la concierge de son immeuble, sa femme, son fils... Leur dit qu'il en a marre d'être mal gouverné, mal payé, mal nourri, mal fourni, mal

servi et mal aimé... Il entre dans les détails. Le gouvernement s'en prend aux pauvres et courtise les riches... Le patron, ce bisexuel de misère, semble croire au droit de cuissage et poursuit allégrement chacun et chacune, des lâches incapables de se défendre... Il y a des coquerelles dans la cafétéria, la caissière malhonnête empoche tant et tant par client, le fils fait les poches du père, M^{me} K. a un amant plus jeune qu'elle et la concierge en parle à tout le monde. Il y a de quoi devenir...

Zut alors ! j'ai loupé ma station ! Me voilà à Jean-Talon alors que j'aurais dû descendre à Rosemont ! À cause de ce K. imbécile, je suis obligée de rebrousser chemin.

Alright ! Rosemont. À moi de descendre pour de bon. À moi de me regarder dans la glace, de fouiller dans le frigo, d'allumer la télévision pour me sentir moins seule. De me calmer surtout. Je m'emporte trop facilement. Pour un oui ou pour un non, je me mets en rage, surtout après une journée de travail, quand je n'en peux plus, que le métro... Je ne tombe pas malade, je me rends malade.

Demain, c'est promis, je prendrai l'auto-bus pour ne pas voir ce type ou, mieux encore, un jour de congé. De temps à autre, quand rien ne va plus, il faut bien se permettre quelque extravagance. Il s'agit de survivre, c'est aussi simple que ça.

MARGUERITE ANDERSEN